

Après la répétition / Persona : Ivo van Hove dans les eaux troubles de Bergman



Le metteur en scène flamand ressuscite, plus de dix ans après sa création avec la troupe de l'International Theater Amsterdam, son diptyque bergmanien qu'il confie à quatre comédiens français. En demi-teinte, cette reprise vaut surtout pour son second volet, porté par Emmanuelle Bercot et Justine Bachelet.

Une décennie plus tard, Ivo van Hove a donc décidé de marcher dans ses propres pas, ceux qui, en 2012, l'avaient déjà conduit jusqu'à Bergman. Après son adaptation, un an auparavant, de *Scènes de la vie conjugale*, le metteur en scène flamand avait confié à la troupe de l'International Theater Amsterdam qu'il dirige non pas un, mais deux scénarios du réalisateur suédois, *Après la répétition* et *Persona*, qui, présentés successivement, semblaient former, naturellement, les deux parties d'un même symbole – alors que le premier est plutôt considéré par certains spécialistes comme un appendice de *Fanny et Alexandre*. **Donné à la MAC Créteil, à une époque où Ivo van Hove n'avait pas, en France, la renommée qu'il connaît aujourd'hui, ce diptyque avait eu l'effet d'une déflagration, capable, en interrogeant la place de l'art et du théâtre dans nos vies, d'emporter les spectateurs dans les méandres de l'âme humaine.** Une performance que le metteur en scène ne réitère que partiellement au long du *remake* qu'il crée, plus de dix ans après, avec un quatuor de comédiens français.

Respectivement diffusés à la télévision en 1984 et au cinéma en 1966, ***Après la répétition* et *Persona* plongent, chacun à leur manière, au coeur des coulisses de la création théâtrale, et surtout à l'intérieur de l'espace mental de ses architectes.** Tandis que, dans le premier, un metteur en scène, Henrik Vogler, se retrouve seul dans une salle de répétitions où il monte *Le Songe* de Strindberg, le second s'ouvre sur le malaise aigu d'une comédienne, Elizabeth Vogler, qui, en plein spectacle, s'interrompt brusquement au milieu d'une tirade d'*Électre*, comme foudroyée. Chacun enfermé dans leur solitude inversée, créatrice pour l'un et destructrice pour l'autre, ils ne tardent pas à être rejoints, dans un curieux parallélisme scénaristique, par une jeune femme qui brise leur tour d'ivoire psychologique. Pendant que Alma, une infirmière, tente d'apporter du réconfort à Elizabeth, et de comprendre les raisons de sa dépression nerveuse, Anna, une comédienne, débarque dans l'antre d'Henrik. Portée par une atmosphère où les frontières entre réalité et théâtre se brouillent, elle noue une relation ambiguë avec lui, dans le sillage de sa mère Rakel, qui, dans sa jeunesse, avait-elle aussi été la maîtresse du metteur en scène, et qui ne tarde pas, furieusement alcoolisée, à s'inviter dans leur conciliabule.

Avec le sens précis de la dramaturgie qu'on lui connaît, Ivo van Hove se plaît à établir des passerelles troublantes entre ces deux oeuvres, notamment en faisant de Rakel et d'Elizabeth les pierres angulaires de son nouveau système, les deux faces d'une même figure, celle, bouleversante, de la comédienne vieillissante, incapable de trouver sa place dans un monde du théâtre qui, au fil des années, l'a rongé jusqu'à l'os, avant de la recracher, seule, sur

le rivage. Malgré ce fil rouge intellectuellement stimulant, qui n'apparaît réellement que lors du second volet de ce diptyque, ***Après la répétition / Persona* peine à dépasser, dans sa première partie, le stade du drame petit bourgeois, un peu fade, terne et recroquevillé sur lui-même.** Face à Emmanuelle Bercot et Justine Bachelet qui, en mère et en fille vénéreuses, produisent déjà quelques étincelles, **Charles Berling campe un metteur en scène basse intensité, loin, très loin, de la folie à laquelle l'invitait le scénario de Bergman,** où l'artiste ne perçoit plus le réel qu'à travers le prisme de ses obsessions théâtrales, devenues existentielles.

Il faut alors attendre la fin de l'entracte, et l'ouverture de *Persona*, pour qu'Ivo van Hove renoue, à bras-le-corps, avec la radicalité bergmanienne, grâce aux talents scénographiques de son fidèle Jan Versweyveld et à la performance de ses deux comédiennes – auxquelles **Elizabeth Mazeu** vient, avec une grande justesse, prêter main forte. Allongée, intégralement nue, sur une table de dissection, éclairée par une lumière chirurgicale, **Emmanuelle Bercot donne, en un seul tableau, une image poignante de la souffrance d'Elizabeth Vogler.** Épaulée par la saisissante explosion du décor, qui transforme la salle de répétitions étriquée des débuts, devenue entre-temps chambre d'hôpital, en île entourée d'eau – à l'image, peut-être, de celle de Fårö où Bergman avait tourné *Persona* –, la comédienne condamnée au mutisme se révèle, dans sa gestuelle comme dans les multiples expressions de son visage, remarquable d'intensité, en mesure, par sa seule présence, de traduire toute l'ambivalence du comportement de l'actrice. À ses côtés, la jeune **Justine Bachelet**, déjà aperçue dans *La Ménagerie de verre*, montée en 2020 par le même van Hove, mais aussi dans plusieurs pièces d'Élise Chateaufort (*Saint-Félix, À la vie*), **ne se contente pas de donner le change et offre au personnage d'Alma une aura en clair-obscur, vectrice de ces tourments humains que, depuis le début, nous attendions tant.**

Vincent Bouquet – www.sceneweb.fr